

Death Doll Blues

I

*Dans les yeux des fées
descendues sur la ville
le vide*
Kimura Toshio

Le vent souffle fort lorsqu'elle s'engouffre d'un pas tranquille dans le tunnel qui enjambe l'autoroute. Avec un frisson, elle replie autour d'elle son manteau. Sous ses pieds, les voitures se traînent sur huit voies surchargées, forment des caillots de métal et de polymères, éclairant la pénombre du petit matin aux abords de Shinjuku. Le business district brille encore comme une cité céleste.

7h30 à Tokyo.

Ayame, génotype transhumain de dernière génération, se dit qu'elle aimerait bien dormir un peu. La drogue achève de se dissiper dans ses veines, perturbant l'équilibre parfait de la jeune femme. Elle se passe une main sur les yeux. Un scorpion bouge sur sa peau, tatouage saisissant de réalisme.

Ayame a quelque chose de l'*idoru* rock du moment, mais avec un rien de mystère qui la rend tout de suite plus intéressante. Un anneau sur la lèvre inférieure accentue le côté sensuel de sa bouche et ses cheveux savamment désordonnés apportent une touche romantique, le tout dessinant un personnage qui vous calcine la rétine.

Elle s'extirpe du tube à piétons et marche jusqu'à Shinjuku Station. La Boîte brasse chaque jour plus de deux millions d'individus dans un espace étouffant. Pour Ayame, c'est une véritable épreuve. Elle commence à saturer et supporte de moins en moins la promiscuité forcée de l'heure de pointe matinale. C'est l'effet secondaire classique des

stimulants qu'elle absorbe. Et ce n'est pas parce qu'elle sait que ça doit arriver qu'elle le tolère davantage. Un type la bouscule, un autre lui pelote les fesses l'air de rien et Ayame serre les dents. Quelques minutes plus tard, la rame la vomit au centre du quartier.

Tokyo remue déjà sa carcasse de titan et charrie des rivières de soldats en complet noir et cravate à l'avenant, tous parfaitement frais et les dents limées comme des dogues prêts à vous bouffer tout cru. Ils surgissent des escalators et envahissent la rue, affichant ce petit air de mépris qui annonce qu'ils ont bien mieux à faire que de dévier leur trajectoire pour vous éviter. Quand ils vous rentrent dedans, vous pouvez sentir derrière eux tout le poids du zaïbatsu dont ils arborent le logo sur le cœur. Des centaines de milliards d'euros de chiffre d'affaires vous font valser comme une autrichienne.

Ayame piétine au milieu de la foule, masse fongique odorante qui semble adhérer au bitume puis s'écouler comme une humeur purulente dès que s'ouvre devant elle la moindre brèche dans les tissus épais de la ville – portes, ascenseurs, passages piétons... Le regard aspiré par les lumières, les murs d'écrans et tout l'appareillage audiovisuel qui vous trimballe le cortex d'une boutique à l'autre, Ayame guette avec inquiétude la crise qui rampe vers elle. Shinjuku, c'est le paradis de l'accessoire et le supplice sensoriel absolu. Elle sent la pression des corps contre le sien, comme une force qui veut l'écraser ou le rejeter, les frottements de tissu, les respirations rauques de la masse agitée. Verre, acier, béton, chair, tout se fond en un agglomérat écrasant. Ça la presse de toute part, lui extirpe l'air des poumons.

Elle perçoit aussi, plus inattendue, cette douce brûlure dans le bas-ventre. Il est temps qu'elle s'accorde un peu de repos et qu'elle retrouve Reyne et cette sensation grisante d'une peau chaude contre la sienne. Trois jours qu'elles ne se sont pas croisées.

Dans les veines d'Ayame, la drogue a fini son récital hardcore et elle commence à déguster. Prise de nausée, elle s'échoue dans un café français et commande un chocolat. Pendant deux bonnes minutes, elle observe avec fascination la fine couche de cacao qui recouvre la chantilly. C'est toujours

pareil avec la synthécocaine. On s'accroche à des détails insignifiants et ça devient tout de suite beaucoup plus poétique. Un haïku flotte dans son encéphale.

8h à Shinjuku.

Le glamour a foutu le camp avec les oiseaux de nuit. Mais il traîne encore dans les recoins un peu de cette agitation sensuelle et onirique qui fait la légende du Tokyo nocturne.

Ayame repense au type sur son chiotte, cloué au mur par trois balles gyro-stabilisées, la tête pendante et le slip sur les chevilles. Elle ressent une légère culpabilité. Se dit même qu'elle aurait pu offrir à sa victime une sortie plus élégante. Même les tueurs ont un sens esthétique.

Elle avale son chocolat à petites gorgées, tenant sa tasse à deux mains, comme une gosse. Ce moment de calme à la naissance du jour, c'est son bonheur absolu. Elle laisse filer la tension le long des nerfs, à travers l'épiderme frémissant et dans la respiration qui s'apaise de seconde en seconde.

Les premiers temps pourtant, la descente était violente. Cloîtrée dans son conapt, la simple lumière d'une ampoule lui suppliciait les yeux et elle passait une partie de la journée en adoration devant la cuvette indifférente. Avec un peu d'habitude et une injection de nanobots anti-toxines bien configurés, elle avait réussi à atténuer les effets secondaires. Ce n'était pas encore l'idéal, mais avec son métabolisme de toquante helvète, elle ne pouvait pas espérer beaucoup mieux.

Malgré son désir de prolonger l'état de grâce, elle touche finalement le fond de la tasse, soupire longuement et paie l'addition. De nouveau dans la rue, elle se coule dans le flux humain, direction le Keio Plaza.

*

7h le lendemain.

Silence d'aube du monde.

Lové dans la cité comme un serpent de verdure, Mishima Park déroule sa splendeur dérisoire au pied des arcologies. Depuis les hauteurs, ses cent étangs tranquilles et

sa canopée épaisse lui font une peau d'émeraude et d'argent.

Au cœur de son bois aux essences rares – dont beaucoup sont issues des serres du département de préservation des espèces de l'Université Meiji, un lac de mercure opaque et chatoyant frémit à peine dans l'air vif du matin. Adossée à un saule, entre deux racines qui plongent dans l'eau, Ayame frissonne dans sa robe d'été. Un vent venu des collines lui caresse les pieds et les cuisses, chatouille ses narines.

Sous le soleil pâle, une bande de moineaux s'aventure entre ses mollets et lorgnent sur les miettes du club-sandwich que la jeune femme grignote avec un appétit de serin.

C'est le rituel de l'aube. Après quelques heures de sommeil induit, elle commence sa journée parmi les ombres des bois, pieds nus dans l'humus. Dans ce coin isolé du parc, le monde l'enveloppe, accepte son existence et lui fait une place dans sa multitude tandis qu'elle se dégage peu à peu de cette gangue de crasse urbaine qui l'étouffe. Mishima Park est truffé de paradoxes, enclavé dans une conurbation. Rares sont ceux qui le fréquentent encore, hormis des marginaux, des adeptes zen et shintô et des promeneurs solitaires. Ce vaste écrin est un désert humain que la municipalité abandonne aux clodos et aux kamis, les esprits sacrés. Pour Ayame, c'est un paradis.

Sous les pins du temple, le son grave de la cloche marque un temps majeur dans la musique sourde de la nature. Quelques moines s'avancent jusqu'à la rive et se baignent le visage et les pieds, adressent une prière au ciel et, de leur démarche tranquille, remontent le sentier de gravier.

L'eau appelle Ayame. Elle fait glisser sa robe et patauge nue sur les galets du bord. Le froid la saisit et fouette sa peau blanche, elle hésite un instant avant de s'abandonner à l'onde obscure. Son cœur bondit et une vie douloureuse secoue ses membres qu'un sommeil lourd emprisonne encore. Elle nage avec souplesse, jouant de la vigueur soigneusement entretenue de son corps, écoutant les battements sauvages dans sa poitrine que la morsure des eaux de printemps aiguillonne.

L'esprit d'Ayame se défragmente et ses souvenirs, en transit d'un point à un autre de sa mémoire, semblent défiler

devant ses yeux.

Le Keio Plaza et son luxe fané. Iwakura Genshirô qui crédite son compte de quelques milliers d'euros. Son visage aux traits aristocratiques, plein de morgue, est un masque qu' Ayame exécute. Sa pute, un modèle « cyberdoll » toutes options, la lorgne avec cette effronterie luxurieuse qui fait le succès de la gamme. Genshirô peut bien jouer au grand maître du château, ses geishas ne font pas dans le raffinement.

Le yakuza pose une enveloppe sur la table basse et la fait glisser négligemment sur le poli impeccable du noyer. Hors de question pour lui de se pencher vers un inférieur. Pour son employeur, elle n'est qu'un rônin de plus, un guerrier stipendié dont la vie vaut moins que ce qu'il exige en paiement du sang versé. Ayame, avec une pointe de romantisme noir, préfère se voir en passeur. Si elle accepte de conduire ses cibles de l'autre côté du fleuve, il faut bien qu'on la paie pour mettre de l'essence dans le bateau.

Ayame regarde l'enveloppe mais ne bouge pas. Genshirô pourrait lui expédier ses instructions via le Prime Réseau et un serveur sécurisé, hors des zones de contrôle des patrouilles du web, mais il cultive un goût pour ce qu'il croit être des traditions propres à son milieu. Ses manières affectées renforcent l'impression de puissance qui se dégage de lui mais, pour l'essentiel, Genshirô n'est qu'un sale con hautain dont la culture mal fagotée a des relents de cinémathèque spécialisée dans le film de genre. Et ça, Ayame ne le supporte pas.

L'eau commence à prendre le contrôle de son corps, éteignant toute sensation, ne laissant venir à elle que des sons lointains, déformés. Avec une prévenance maternelle, elle la berce d'un mouvement lent. Coiffée de nuages et d'une gaze légère de pollution, l'arcologie démente de Shenzei Genetics semble prête à s'abattre sur le parc. Indifférente, Ayame se laisse dériver, blanche sur l'huile sombre, dans un oubli de soi proche de la mort. Quand elle y songe, la chose lui paraît facile et même délicieusement séduisante. Puis Reyne passe par là.

Rien à faire. Il y a toujours une bonne raison de ne pas précipiter la fin.

Ayame regagne le bord en dos crawlé, les seins

émergés. Elle prend pied sur les galets et chasse d'un regard mauvais quelques gamins cachés dans les roseaux. Puis, enroulée dans sa serviette elle traîne de bosquets en bosquets, étreinte par une tristesse soudaine. Un arbre en fleur fait pleuvoir sur elle ses pétales détachés par le vent. Une pluie blanche file dans l'air et dépose un voile sur l'eau. Une joie simple balaye sa mélancolie et dessine un sourire sur ses lèvres.

*Bouche bée,
L'enfant regarde tomber les fleurs
C'est un Bouddha !*

La voix est forte mais tranquille. Elle ricoche sur les troncs.

Un homme marche vers elle depuis les bois. La soixantaine tout au plus, il traîne sa silhouette ronde dans un vieux costume démodé qui semble avoir été conçu avec le personnage, comme celui d'un héros de manga. On ne l'imaginerait pas sapé autrement.

« Ôtani Kubutsu, fait-elle d'une voix un peu éraillée. Parfaitement adéquat, je l'avoue.

— C'était si évident que je m'en serais voulu de passer à côté, concède le promeneur. Et puis j'aime bien faire de l'épate quand je croise une jolie fille. »

Il rit. C'est un éclat joyeux et franc. Ayame le trouve aussitôt sympathique.

« J'ai du thé dans mon thermos, lance-t-elle. Assez pour deux. »

*

Autour du temple de Sengakuji, la nuit disparaît derrière un voile d'encens. Aux lueurs des lampes en papier se mêlent mille bâtonnets incandescents qui se consomment dans l'obscurité. Quelque part dans le cimetière presque désert, un homme aux tempes grises se recueille, se courbe sur la pierre froide. De ses lèvres s'échappe une litanie, à peine plus que des murmures.

Assise au pied des marches, à la lisière des tombes, Ayame laisse à sa proie le temps d'un ultime

recueillement. Elle serre la garde de son sabre appuyé sur son épaule, attendant l'inattendu avec une patience résignée. Ce soir, il n'y aura pas d'exécution.

Pourtant elle sait qu'elle aurait déjà dû expédier l'affaire. Un simple trou noirci dans la nuque de ce type et elle reposerait dans la chaleur de Reyne, dans l'amnésie narcotique qui ponctue chaque exécution. Mais sans qu'elle comprenne vraiment pourquoi, un scénariste blasé a bouleversé le cours de cette série B pour s'offrir un climax épique.

L'homme, en kimono de cérémonie noir, porte un katana qui n'a rien de décoratif, peut-être un héritage. La cinquantaine élégante, il appartient sans doute à l'une de ces vieilles familles de samouraïs qui perpétuent des traditions de musée et entretiennent un prestige dont tout le monde se fout. En homme d'honneur, il vient saluer ses ancêtres, observant des rites dont le sens échappe à son bourreau.

Elle l'a surpris en pleine prière, une demi-heure auparavant. Il n'a pas manifesté le moindre étonnement et s'est contenté de prendre acte de sa présence, comme si celle-ci lui paraissait aussi naturelle qu'inévitable. D'un ton ferme, il a demandé à poursuivre son recueillement dans la solitude. Et sans trop savoir pourquoi, Ayame a hoché la tête.

Depuis, elle sent que quelque chose ne marche pas comme d'habitude. Les lois de son univers semblent subir quelques réajustements imprévus.

Le cimetière dort, enfermé dans un brouillard épais. Ayame ne distingue rien d'autre que quelques sépultures serrées dans cette enclave dépouillée et grise. Pas de ciel, pas d'horizon. Les bruits de la ville sont si lointains désormais, rien de plus que des souvenirs d'eux-mêmes. Le temps s'écoule lentement, toujours plus lentement.

« Je suis prêt, fait le type en se relevant. À présent, nous pouvons en finir. »

Sans un mot, la jeune femme se place face à lui. L'espace d'un instant, alors qu'il adopte une garde archi-classique de kendoka appliqué, elle s'interroge sur la finalité de la chose. Pourquoi s'est-elle laissé entraîner dans ce simulacre ? Elle se dit une fois encore qu'elle aurait mieux fait

d'en finir vingt minutes plus tôt. Avant les questions.

Jamais Ayame ne pense à sa victime, à l'autre. Elle se fiche des gosses, de la femme. Elle ne veut rien savoir de ses pensées, encore moins de son histoire. Tout ça n'a aucune importance. Et ne doit pas en avoir. Le temps d'un contrat, tout se résume à sa cible et elle.

Elle perçoit dans ce moment de suspension qui précède la mise à mort un écho inédit et se force à une analyse pragmatique de ses sentiments. La conclusion, extirpée au forceps, la secoue comme une gifle matinale : elle a peur.

Choquée, elle néglige sa défense et le premier attaque de son adversaire manque de lui emporter une main. Aussitôt les réflexes reprennent le dessus. Ils échangent une série de coups rapides et précis, se croisent et tournent avec une légèreté poétique. La brume couvre le sol. Dans ce pays gris, la Mort et sa victime dansent sur un nuage.

Ayame rechigne, laisse la rencontre s'éterniser pour ne pas avoir à choisir. Ce déchirement inédit lui noue le ventre, et le doute la ronge.

Une estocade se perd dans les plis de son manteau et elle comprend que son adversaire est prêt à suivre les règles. Elle détaille ce visage déterminé, ses traits fermes, ses lèvres serrées. Elle y voit l'homme de principes, celui qui sait où a commencé son chemin et où il s'achèvera et qui, tranquille et sage, l'arpente depuis toujours. Ayame est amère. Elle ignore tout du sien.

En deux battements de cœur, elle ouvre une tranchée écarlate dans la poitrine de son adversaire, puis une autre. Même marqués par la mort, il n'y a dans les yeux du samouraï ni haine ni reproches. Juste une fierté d'un autre âge. Pour Ayame, c'est le cauchemar absolu. D'un geste parfait, elle efface ce regard.

Drôle de journée.

II

Un monde

qui souffre
sous un manteau de fleurs
Kobayashi Issa

Il fait chaud sous le drap, si chaud près de Reyne. Contre elle, contre sa poitrine qui oscille et donne à Ayame une conscience aiguë du rythme de son univers. Le souffle serein l'apaise et repousse sa douleur.

Reyne, noyau galactique incandescent.

Pour la première fois en cinq années de métier, Ayame éprouve quelque chose qui ressemble à des regrets. Avant ce soir, elle regardait l'homme au bout de son flingue comme quantité négligeable. C'était toujours un salopard, un druglord concurrent ou un caïd épris d'indépendance, des types comme Genshirô dont l'exécution ne laissait pas de traces dans sa mémoire. Des hommes vite oubliés.

Reyne remue et gémit un peu. Ayame se serre contre elle, s'enracine dans sa chair rassurante pour résister à la tempête d'émotions qui l'agite. Elle est de nouveau debout, sous le porche du temple, et la tête sanglante, grotesque, l'observe avec sérénité.

Tu es morte et je suis vivant. Tu es morte et je suis vivant. Tu es morte et...

« Ferme ta gueule ! »

Le cri ravage son larynx et l'angoisse déferle aussitôt. Cavalcade biochimique. Puis Reyne-Amaterasu est là, son visage comme l'été, ses mots comme des incantations. Elle repousse les démons, chasse l'obscurité dans les recoins de l'esprit d'Ayame. Dans sa paume ouverte, elle tient l'œuf où bouillonne un monde nouveau et éphémère. Les lèvres entrouvertes, Ayame accepte avec soulagement le répit qu'elle lui offre. Tremblante, elle avale la capsule.

« Je t'aime », dit la voix au loin.

*

Le thé est à la température adéquate, soixante-dix degrés Celsius. Dans son bol de grès tenu du bout des doigts, Ayame sirote son Lung-Ching avec une lenteur calculée.

Toujours au diapason, le parc s'abandonne dans sa beauté intacte.

Ayame voudrait figer le temps.

Depuis un mois, le vieux Tsunemasa la retrouve dans leur sanctuaire. Jamais absents, toujours ponctuels, ils accomplissent un rituel sans faste, autour d'un service à thé usé et de quelques pâtisseries dont le vieux promeneur a fait un vice. Ils ne parlent que de choses banales, s'essaient à un peu de poésie. Tsunemasa, fertile comme à son habitude, se fend de quelques vers, comme des fulgurances de vie, des éclosions spontanées au milieu des silences. Mais jamais la jeune femme et le promeneur n'évoquent ce qu'ils sont à l'extérieur. Ils n'existent l'un pour l'autre que dans les limites du parc.

Pour Ayame, ces moments ressemblent à des passages de l'autre côté du décor de la conurbation, des scènes de paix qui semblent baigner dans une atmosphère irréaliste. Pourtant elle n'a pas fait le deuil de sa culpabilité et si le sommeil est revenu, elle a toujours l'impression d'un gâchis immense. Elle a essayé de s'ouvrir à Reyne, mais l'aveu reste coincé dans sa poitrine comme un noeud douloureux. Comment étaler le mensonge dans toute son ampleur, comment le disséquer en pleine lumière sans faire germer l'horreur dans le regard ? Reyne est trop étrangère à la mort pour supporter la vérité, Reyne ne voudrait pas d'un tueur dans sa vie.

Tsunemasa l'observe du coin de l'œil, feignant tant bien que mal l'admiration devant le décor impeccable. Des questions s'entrechoquent derrière son masque rondouillard parcouru de tics nerveux, comme si des fourmis trottaient sous son épiderme. Depuis peu, Ayame le sent mûr pour l'écoute. Son innocence joviale des débuts a laissé place à une détermination méthodiquement construite. Plus de pudeur. Plus de distance prudente. La jeune femme constitue pour lui une énigme séduisante et il n'attend plus qu'un signe pour en pénétrer la surface.

Mais Ayame piétine. Sa conscience se déchire en lambeaux innombrables, où sont inscrites autant d'alternatives. Elle erre dans cet amas, comme dans un flot sauvage de

données libérées dans le Prime Réseau. Aucun chemin ne lui semble évident.

Elle tremble. Quelques gouttes de thé sur la couverture blanche.

« Trop chaud ? s'inquiète Tsunemasa.

— Parfait, le rassure-t-elle aussitôt. C'est moi qui suis en décalage avec le reste. »

Il a un sourire sans joie, en équilibre entre cynisme et compassion. *Et voilà*, pense Ayame. *Saisis la perche avant que je ne change d'avis, avant que je ne dissolve cette intimité de cabinet de psy.*

« Je vois ce que vous voulez dire », fait simplement le bonhomme en réponse à son appel silencieux.

Ayame expulse un soupir. Tsunemasa a franchi la frontière sans un bruit et foule le territoire interdit. L'appréhension de la jeune femme s'efface un peu mais elle se sent maintenant aussi vulnérable qu'un rat sous le scalpel d'un technicien de laboratoire.

« Est-ce que vous avez déjà eu l'impression d'être seul parmi les gens ? continue-t-elle sans oser le regarder. Spectateur d'un univers qui bouge devant vous mais dont le sens vous échappe. Vous êtes en retrait, perdu au milieu d'un courant qui vous contourne, vous engloutit et vous réduit au silence.

— Comme lorsque vous n'avez rien à raconter et que tout ce qui sort de la bouche des autres vous paraît inintéressant ?

— Non, pas seulement. C'est un sentiment permanent. Comme si vous n'étiez pas à votre place. »

Tsunemasa hoche la tête lentement. Il semble s'imprégner des mots et prendre la mesure de cette sensation étrange de solitude qui habite la jeune femme.

« Ce sont les gens autour de vous qui vous donnent cette impression ?

— Oui et non, hésite-t-elle. Le plus souvent, c'est moi qui ne suis pas à mon aise, genre erreur de casting dans une distribution impeccable. Je me mêle à la foule, dans la rue,

dans le Sub. Et partout les gens forment une pâte épaisse, une sorte de guimauve dégueulasse qui noie la ville. Et moi je me retrouve au milieu de tout ça. Enkystée.

— Vous avez cette femme, Reyne, dans votre vie. Elle est votre contact avec la masse, votre point d'entrée dans le réseau. Vous comprenez ? C'est vers elle qu'il faut vous tourner.

— Jamais elle n'acceptera mes mensonges, fait Ayame. Elle est si honnête, si pure dans son amour. Elle m'a donné tout ce qu'elle avait à donner. Elle m'a faite naître. Je refuse de lui faire du mal.

— J'ai l'impression que vous avez peur du changement », glisse prudemment Tsunemasa.

Première estocade sur sa peau à vif. Une brûlure enfle dans son ventre comme une lente coulée d'acide.

« On peut vouloir le mouvement et craindre de bouger, réplique-t-elle un peu sèchement. Tout ce que je suis, ce que je fais, forme mon univers. Il est triste mais j'en connais chaque recoin et, malgré cette angoisse qui le transforme en prison... »

Hésitations. Les mots la fuient comme si elle avait perdu toute intimité avec le langage. Comme une naufragée de retour à la civilisation.

« ...il m'apporte un sentiment de sécurité. Et au-delà, c'est l'inconnu. »

Elle peut entendre le vieux penser, broder de bonnes paroles, mais elle ne veut plus qu'on la touche. Quelques minutes d'impudeur ont écorché son cœur. Jamais elle ne s'était sentie si fatiguée.

« Ça suffit, laisse-t-elle tomber avant que Tsunemasa ne rajoute quoi que ce soit. J'ai eu ma dose pour aujourd'hui.

— Demain peut-être ? »

Le ton est posé, presque détaché, mais Ayame croit déceler des sentiments nouveaux derrière cette prévenance paternelle.

« Peut-être. »

Elle se retourne vers lui, visage fragile au-dessus d'une épaule ronde. Il acquiesce en silence et laisse Ayame

seule avec ses pensées. Il semble glisser vers l'état minéral, idole de pierre avalée par la végétation.

Leurs rencontres s'achèvent toujours ainsi, sur un épuisement des mots qui les pousse au mutisme. Ils se replongent dans l'anonymat, à nouveau étrangers l'un pour l'autre.

Son sac de lin usé sur l'épaule, Ayame s'éloigne sous les érables.

*

La rame glisse vers la station suivante dans un feulement mécanique entrecoupé de chocs sourds. Dans la caisse d'acier terne, la lumière crue des plafonniers révèle un paysage d'émotions multiples, peintes sur des dizaines de visages qui se détournent les uns des autres ou s'épient du coin de l'œil. Un jeune couple s'étreint timidement dans l'indifférence générale, encadré par deux écrans où défilent en parallèle des pubs pour les nouveaux habitats orbitaux en construction. Assise au fond, les pieds nus sur l'inox poisseux d'une main-courante, Ayame observe les deux adolescents et sourit. Elle se sent une complicité avec cette créature bipolaire et prend conscience d'être plus qu'un individu isolé.

Reyne et elle. Un couple. Hybride de chair et d'âme qui ne doit rien à l'homme et à sa science, qui échappe aux manipulations, à la programmation, à la certitude. Les amoureux gloussent et se chamaillent. Là, entre leurs deux cœurs vigoureux, le centre chaud de leur univers, un point infime dans le désert du monde.

Ayame observe les gens, serrés les uns contre les autres, si près de l'étreinte, si intimement proches qu'ils s'entendent respirer, créant une illusion de communauté. Elle se demande quelles batailles se jouent dans ces corps étrangers, quelles fêlures et quelles douleurs s'y cachent. Elle s'imagine chaque homme et chaque femme comme un météore lancé dans l'immensité, cherchant une étoile à laquelle s'accrocher pour oublier le froid et la solitude, luttant contre la force d'expansion qui creuse des gouffres infranchissables.

Les portes s'ouvrent sur une station brillante comme

un sapin de Noël, quelque part sous Akihabara. Big Bang. La meute explose en tous sens, comme sous l'effet d'énergies trop longtemps confinées. On s'éloigne de l'autre avec une espèce de soulagement, on retourne dans sa sphère, on ferme les yeux une fois encore. Et on se laisse traîner.

Alors qu'elle marche sur le quai, le pas lent, sourde au rythme de la foule, Ayame essaie de penser à sa vie avec Reyne et à la meilleure façon de lui dire la vérité. Elle sait qu'elle ne continuera pas à tuer pour Genshirô. Elle ne supporte plus les nuits qui suivent chaque meurtre, ces heures d'isolement où le cœur s'emballe et tremble, et le sentiment de n'être plus qu'un vecteur de mort, une chose abjecte qui dévore, une bête aveugle et froide. Elle n'en veut plus.

Car ce monde doit bien avoir autre chose à lui offrir, un avenir différent de celui que les faiseurs d'hommes de Shenzeï Genetics ont choisi pour elle et qu'ils ont inscrit sans remords dans son ADN. Et avec Reyne à ses côtés, elle pourrait sans craintes arpenter un chemin nouveau.

Ne plus avoir peur. Trouver les mots pour dire à son étoile-mère ce qu'elle cache là, sous son écorce. Puis tendre la main et oublier les impostures.

III

*La solitude
Le froid du printemps
rien d'autre
Uemura Sengyo*

Les projecteurs d'un patrouilleur aérien réveillent Ayame, roulée en boule au milieu du lit. Premier regard sur le vide gris de l'appartement alors qu'elle croit entendre l'écho des battements de son cœur, rare mouvement à l'intérieur d'un monde clos en stase.

Elle risque un pied menu hors du nid mais un froid hostile comme un caniche sociopathe lui mord la chair. D'une voix morne, elle commande à l'I.A qui gère le loft de pousser la température et d'envoyer un peu de musique. Des nappes

électro languides envahissent la chambre.

Assise au bord du lit, Ayame lutte pour ne pas se retourner. Derrière, il y a ce creux, l'empreinte d'un corps perdu, là sur le matelas trop vaste. Elle refuse d'y laisser courir ses doigts comme si elle craignait de toucher la substance incertaine d'un souvenir qui en épouserait les contours avec une exactitude déchirante.

Elle bannit les larmes, se lève, marche jusqu'à la fenêtre. Dehors, Tokyo vibre dans l'aube en gestation. Quelque part dans son insondable étendue, le souffle de Reyne sur les draps d'une chambre d'hôtel, la chaleur de Reyne dans des bras inconnus. Ayame dépose un baiser sur le verre humide qui la sépare du monde mais le froid, toujours là, lui glace les lèvres. La ville rejette son existence.

Elle bat en retraite dans la désolation de l'appartement où chaque pièce renferme une part de mort maintenant que Reyne est partie. Un moment s'attache à chaque objet comme une étiquette au bout d'une ficelle, un fragment de vie dont l'évocation est une douleur sourde.

Si seulement Reyne avait pleuré au lieu de lui offrir le spectacle de son visage figé. Mais, telle une icône austère sur les murs d'une église, elle l'a écouté débiller sa confession, son fardeau nauséabond. Elle a pris acte de la grande imposture de leur parenthèse commune. Puis elle est parti comme ça. Sans rien ajouter. Ayame n'aurait pu imaginer pire.

Tsunemasa pensait remplir sa vie avec ses bonnes paroles. Mais Ayame a l'impression de faire face à un néant plus absolu que jamais.

« La belle affaire », murmure-t-elle.

Une larme glacée s'échappe de ses paupières et roule sur sa joue blanche.

*

Trente nuits.

Trente renversantes plages d'extase hors du corps, saturées de sensations, loin de toute pensée achevée. Depuis l'éclipse de Reyne, Ayame laisse sans remords la raison se dissoudre dans un grand bain chimique. Elle s'est concoctée

une potion d'oubli façon apprentie sorcière et son mélange dément d'acides à l'ancienne, d'herbe authentique et de nanodrogues la plonge tous les soirs depuis un mois dans une folie douce. Perchée comme elle l'est, rien ne la dérange. Elle voit des visages défiler, quelques hommes, beaucoup de femmes, des sourires et des râles, des corps nus à la chair électrique, emmêlés comme des noeuds de serpents humides. Tout le monde jouit beaucoup. Et il y a toutes ces lumières douces et fractales qu'enrobe une musique syncopée.

Puis elle se réveille. Maintenant.

Là, à la surface du réel, elle flotte comme un poisson mort, le ventre tourné vers le ciel. Un mince filet d'énergie la parcourt. Elle baille à s'en décrocher la mâchoire et se dégage de l'étreinte d'une fille dont le nom lui échappe, mais qui dort à poings fermés, la tête collée sur sa poitrine. Coup d'œil circulaire sur la scène d'orgie consommée. Deux autres nanas sont opérationnelles et remettent le couvert avec une tendresse léthargique, au sortir d'un long sommeil. Avec des gémissements timides, elles dessinent un joli yin-yang au milieu du parterre des dormeurs.

Physiquement, Ayame se sent parée, hormis un mal de crâne diffus que ses régulateurs se chargent déjà de dissiper. Ses bots sont au boulot depuis un bon moment, dévorant le foisonnement de toxines injectées dans son corps de poupée. Ayame se demande ce qu'ils feraient s'ils possédaient une espèce de conscience collective. Une grève sans doute, pour pester contre des conditions de travail intolérables.

Elle traverse le loft et traîne sous la douche une bonne demi-heure, histoire de se purger du sperme et de cette sueur étrangère qui lui colle à la peau. Elle met un peu de temps à récupérer ses fringues dans le foutoir général, s'habille et quitte les lieux malgré l'invitation alléchante des « lève-tôt » qui se pressent contre elle avec entrain. Dans leurs regards, elle voit briller les paysages célestes de ceux n'ont toujours pas touché terre.

Dans l'ascenseur, son portable sonne.

« Retrouve-moi à la marina, ordonne Genshirô. On

déjeune ensemble. »

Un instant, Ayame hésite à remonter les cent vingt étages, vers les filles et leur tiédeur. Le Yakuza est sans doute la dernière personne qu'elle ait envie de voir en ce moment.

*

L'autoroute du matin a une consistance de poix gluante. Malgré l'affluence, Ayame surfe sur le bitume avec la tranquille assurance d'une voiture de flic, couchée sur son fauve à robe rouge griffé Yamaha. Le souffle de l'air soulève son manteau, lui fait comme deux ailes de velours noir. Elle croit sentir un courant ascendant et s'imaginer planant vers l'orbite, feuille de papier sur une bouche d'aération.

Mais les deux cents chevaux la scotchent à la route et l'entraînent vers un nouveau contrat aussi sûrement que si elle était posée sur rails. Autour d'elle, les voies se superposent et s'entrelacent à quinze mètres au-dessus du sol, matérialisant, avec leurs destinations connues, des choix de vie pour des millions de types anodins. Personne n'y échappe, pas même les frimeurs dans leurs petits appareils à décollage vertical, pour qui le ciel s'offre presque vierge et plutôt dégagé mais qui ne font qu'obéir à d'autres schémas et endosser d'autres rôles. Ayame comprend aussi que les routes n'existent que dans la tête des gens. Qu'elles sont des constructions rassurantes, des frontières qui délimitent des domaines familiers. Et qu'il suffirait d'un effort de volonté pour conquérir d'autres espaces.

Sous ses yeux, les bandeaux d'asphalte ne font qu'exprimer ce désir d'organiser et de cartographier le chaos des possibles. Devant l'infini des choix, l'homme a le vertige.

Ayame s'amuse un peu de sa philosophie maladroite même si elle se sait sincère. C'est encore un de ces matins où les épiphanies bon marché se succèdent à un rythme effréné. Peut-être que tout ça n'est finalement qu'un gros paquet de merde métaphysique induit par cette jolie pilule rose qu'elle a gobée dans l'ascenseur.

Genshirô ne la regarde pas. Il ne le fait presque

jamais sauf pour accorder un bref intérêt à sa poitrine, ou à son cul lorsqu'elle tourne le dos pour quitter une pièce. Car Genshirô ne regarde pas les femmes. Il voit leur surface, mais ne contemple en fait que le plaisir qu'elle renferme et qu'il désire faire jaillir de la chair pour l'aspirer à pleine bouche. Quand le Yakuza en a fini avec une de ses poules, il ne reste plus d'elle qu'une enveloppe pleine de vent. Une ruine sèche.

Genshirô le vampire. Le mangeur d'âme. Ayame pourrait lui ouvrir la gorge en un clin d'œil, juste avant d'être transformée en sushi sanglant par les petits frères et leurs fusils d'assaut.

Genshirô mange avec un plaisir glouton, ses baguettes papillonnant d'une assiette à l'autre. Malgré sa gourmandise, il s'astreint à une discipline sportive d'artiste martial et s'offre l'assistance d'une nanotechnologie coûteuse qui compense ses excès alimentaires. Ayame le trouve plutôt beau mec. C'est d'ailleurs ce que pensent la plupart des femmes.

Autour de lui, ses kyoudaï, ses frères du clan, grignotent du bout des lèvres en lorgnant le rônin avec méfiance. Ils ne parlent que lorsque c'est nécessaire, suspendus aux ordres de Genshirô. Même les vieux tatouages traditionnels ont suivi les modes et la technologie et bougent et glissent sur les bras nus

Ayame n'a pas faim. Elle s'ennuie et regarde le bleu sombre du Pacifique bercer les yachts à quai et le vent d'outre-mer gifler les drapeaux au sommet des mâts. Elle n'a jamais fait partie de la cour et devoir assister au déjeuner du Roi accentue sa mauvaise humeur. Pour beaucoup, Genshirô est plus un monarque qu'un grand frère et Ayame peut voir les câbles invisibles qui le lient à ses inférieurs. Un geste ou un mot fait courir des ondes le long de ces fils et met en branle tout un théâtre de pantins en costume noir.

Genshirô, le dieu lieur. De sa bouche jaillissent des chaînes.

Elle le regarde avec intensité, enviant sa faculté à plier le monde autour de lui, à s'intégrer profondément dans sa structure et à en manipuler les lois. Genshirô incarne l'homme dans le système, un rouage important, peut-être même

essentiel, négatif parfait du rônin Ayame.

Il lève les yeux de son assiette, le temps de s'assurer qu'elle est encore là. Puis il pousse vers elle une grande enveloppe blanche, objet récurrent de leurs rares rencontres. Un lien de soie arachnéenne se tend et Ayame réalise qu'elle fait partie du spectacle de Genshirô. Elle l'a même laissé nouer le fil.

« Celui-ci a fait son temps, lâche-t-il entre deux bouchées. Il veut nous quitter. Dis-lui que j'accepte. »

Nouvelle enveloppe, nouveau fantôme. Elle a l'impression que le papier lui brûle les doigts.

*

Dés le crépuscule, Shibuya est d'une beauté de songe. Quand on s'y enfonce, on a très vite l'impression de pénétrer dans une bande dessinée baroque où les détails foisonnent, sur le sol et les murs, sur les façades de néons saturés, dans le bouillonnement des pixels sur les écrans. Et quand on baisse la tête, que l'on redescend vers les rues, les feux des voitures laissent sur la rétine des traînées incandescentes. Shibuya, c'est une voie lactée saupoudrée sur la ville.

Noyée dans Center Gai, le long de l'interminable enfilade de boutiques, de magasins, de salles de jeux, de night clubs et de restaurants, Ayame marche dans les pas d'un homme. Un type anonyme, comme tous ceux qui se pressent dans ce quartier frivole. Une photo dans une enveloppe trop grande.

Lasse, elle se laisse porter par la musique des lieux, amalgame de percussions puissantes crachées par les boîtes de nuit à travers les murs épais, de sons électroniques qui s'échappent des paradis pour gamers, des braillements de troupes d'ados en transe. Ayame a l'impression d'effleurer le sol, comme si elle dérivait plus qu'elle ne marchait. Sensation d'inéluctable. Là-bas, dans une rue sale, dans un club sans nom, elle sait qu'elle va devoir affronter une fois encore sa médiocrité.

L'homme – Senji, peut-être – est un ancien de la famille, un porte-flingue qui semble avoir atteint ses limites. Elle l'entrevoit lorsque, tourné vers les vitrines, les éclairages brutaux soulignent ses traits, accentuant la dureté d'un nez tranchant et d'une bouche réduite à une courbe pâle dessinée au-dessus du menton. Ayame se demande ce que l'amertume fera de son propre visage d'ici quelques années et Senji lui apparaît alors plus digne de pitié qu'elle, lui qui est parvenu à s'affranchir.

Elle réduit la distance et le suit à quelques mètres, lorgnant les sacs qu'il tient dans sa main gauche. Ce Senji a sans doute un gosse, peut-être deux, auxquels il va offrir ces jouets intelligents et bavards dont les parents raffolent parce qu'ils les déchargent d'une part de leur travail. Un teddy sort une patte complice de sa tanière de papier et fait un coucou à la poupée sombre qui sert déjà la crosse de son flingue. Ayame cligne de l'œil et sourit.

Elle fait glisser le 10 mm de son étui. À droite s'ouvre une tranchée entre deux immeubles. Se coller à lui et le pousser dans la fosse...

Mais l'angoisse la surprend comme un trou d'air pendant un vol tranquille. Elle inspire douloureusement, s'affole un peu. Toujours à l'affût de la moindre brèche, le cauchemar de Sengakuji s'immisce encore une fois dans le réel et les masques des salopards tombés sous sa lame dansent au milieu des grimaces excentriques des adeptes de cosplay, en une parodie de théâtre Nô. Ayame tremble, envahie par un sentiment de mort imminente, alors que son cœur se lance dans des improvisations rythmiques.

Mû par l'instinct Senji fait volte-face. Tendus, il balaye méthodiquement la troupe des passants, ses optiques fouillant tout un décor d'infrarouges superposés à la réalité. Il finit par remarquer Ayame à sa démarche souple et en deux secondes évalue la situation. Il semble sur le point de fuir mais se ravise et reste planté à dix pas d'elle. Ayame pourrait lui loger une balle dans la tête mais elle se fige à son tour, les pieds gainés de plomb, tellement flippée qu'elle sent sa main se crispier sur la crosse de son arme. Durant les lentes secondes qui suivent, elle ne voit plus rien que les rides pleines de dignité

du samouraï du cimetière gravées sur les traits nerveux de Senji.

Il y a tant de ses propres craintes et de ses désirs dans la biographie de Senji qu'elle a l'impression de se tenir à l'autre bout du canon. Ce face à face n'est qu'une illusion, ou un suicide auquel Genshirô l'a conviée. Elle est de retour à Sengakuji, aux portes de la terre grise.

Elle sait pourtant qu'elle peut se retourner, entrer enfin dans ce monde où vivent Reyne et tous les autres. Se mêler vraiment à la foule. Dans sa poche, le 10 mm irradie toute sa puissance tentatrice, symbole froid de maîtrise et d'assurance. Elle bande sa volonté et relâche sa prise sur l'arme.

« Tire-toi », fait-elle simplement.

IV

*Au pied de la montagne
Sous un soleil bienveillant
Une rangée de tombes
Taneda Santôka*

Une balle. Puis une deuxième. Ayame accumule la mort en petits morceaux dans un chargeur bien huilé. Si elle le pouvait, elle empilerait du cuivre toute la nuit, pour que s'efface l'angoisse, dans une succession stupide de gestes d'automates.

Les deux 10 mm sont pleins jusqu'à la gueule. Et soudain, l'impression de ne plus pouvoir reculer.

Déjà.

Elle tire la culasse puis relâche. Le bruit sec et métallique lui vrille les tympans, comme un cri moqueur. Avec une répulsion qu'elle n'avait jamais ressentie, elle relève la tête et fixe l'écran de l'ordinateur.

« Confirmation ! grogne-t-elle. Analyse et confirmation ! »

L'.A docile lui recrache ses craintes à la figure dans la seconde suivante. Deux photos haute résolution, d'une gémellité insupportable. À droite, sa cible, l'ex-patron du

Département de Recherche Avancée de la Shenzeï Genetics. À gauche, un poète en tweed qu'elle s'apprêtait à ranger dans la colonne « amis ».

« Le salaud ! » laisse-t-elle tomber en guise de conclusion.

*

Matin calme. La rosée sur Mishima Park est si belle qu'on oublierait presque qu'elle compte un pourcentage tout juste légal de métaux lourds. Ayame la regarde chatoyer sur les plis de sa veste alors qu'elle allonge le pas vers l'autre côté du lac. Le sommet des tours est noyé dans la brume façon montagnes chinoises pour touristes. Sur la rive, quelques moines forment un groupe et rigolent comme des gosses.

Ayame sait ce qu'elle doit faire. Jamais ses idées ne lui avaient paru plus limpides qu'en cette matinée si pareille aux autres. Elle a l'impression confuse d'avoir bâillonné ses émotions. Dans un coin de son esprit, elle croit voir briller la parfaite lumière.

Tsunemasa est là-bas, sous le couvert des arbres, plus identique à lui-même que jamais avec son blouson couleur de terre humide, sa casquette élimée et ses godillots informes. Agenouillé, il fourre des champignons dans ses poches. Ayame se glisse près de lui, marchant sans un bruit jusque dans son ombre. Elle se tient derrière le vieux bonhomme tandis qu'il fouille l'humus et retourne mousses et feuilles. Accroupi, il ressemble plus que jamais à un esprit des bois, un gnome bedonnant qui gratte la terre avec enthousiasme. En tout cas un bel enfoiré.

« On la termine cette grande conversation ? » fait-elle.

Tsunemasa se redresse avec un grognement et lui dédie un franc sourire, sans une ombre de reproche. C'était comme si rien ne s'était passé, comme s'ils s'étaient vus la veille. Elle se demande si dans le monde où vit le vieux bonhomme le temps n'obéit pas à des lois différentes.

« Vous ne m'en voulez pas de vous avoir faussé compagnie ? s'inquiète-t-elle.

— Pourquoi ? Je suis un pauvre bougre qui passe le plus clair de son temps à traîner dans le coin, un presque inconnu qui ne parle jamais de lui et qui vous questionne comme s'il était un oncle de passage. Pour être franc, j'ai cru que vous aviez décidé de ne plus remettre les pieds ici. »

Il enlève sa casquette et passe sa main sur ses cheveux taillés ras.

« J'espère que vous n'êtes pas revenu juste pour faire votre *mea culpa*. Ce n'est pas nécessaire je vous assure. »

Elle passe devant lui et s'éloigne sous les arbres. Ils s'enfoncent dans le sous-bois, et marchent longtemps sans un mot, laissant le soleil gagner les hauteurs de la ville, et se caler au-dessus des monolithes de Shinjuku. Plus gênés l'un que l'autre, ils n'osent pas renouer le fil de leur discussion avortée et se contentent de quelques banalités. Ayame a l'esprit clair. Elle pense qu'elle devrait le tuer là, tout de suite, avant que quelque chose ne vienne contredire ses certitudes.

« Je crois quand même que je vous dois des excuses, dit-elle alors sans trop savoir pourquoi. J'ai du mal à faire confiance aux gens. Si je vous ai évité ces derniers temps c'est parce que je n'étais pas sûre de pouvoir vous parler franchement. Je sentais bien que vous finiriez par me poser certaines questions auxquelles je n'avais pas envie de répondre.

— Je ne connais pas beaucoup de gens qui aiment se livrer. De toute façon je préfère les taiseux.

— Je suis taiseuse ? Et vous avez deviné ça en me voyant barboter dans le lac ?

— Quelqu'un qui passe des journées entières dans un parc où presque plus personne ne vient doit aimer se taire non ? C'est pour ça que je viens ici, pour ne pas être obligé de parler. Et puis... »

Il sourit avec ses yeux, avec sa bouche de bouddha hilare.

« ...vous avez aimé le haïku de Kubutsu. J'ai un peu menti lorsque j'ai prétendu qu'il m'était venu à l'esprit lorsque vous regardiez tomber les pétales. Mon coup avait été préparé quelques jours à l'avance, je le confesse. Comme je

vous l'ai souvent dit, j'ai de l'affection pour les gens qui goûtent à la poésie, car eux savent que nous n'existons vraiment qu'à l'intérieur de brèves parenthèses de temps. Le reste n'est rien. C'est ce que je crois en tout cas.

— Je crois surtout que vous n'êtes qu'un papy pervers. Vous matez les filles à poil pendant qu'elle font trempette. »

Il rit. Un bruit rauque dans sa gorge. Ayame comprend qu'elle aime le vieil homme, malgré ses mensonges. Et elle comprend qu'il sera bientôt un fantôme de plus pour ses nuit de cris étouffés, lorsqu'elle l'aura tué.

Tsunemasa s'accroupit en soupirant et saisit une poignée de feuille morte et l'écrase dans sa main, longuement. Puis il plisse les yeux comme s'il s'efforçait d'apprécier la texture du son qui coule entre ses doigts. Ayame le regarde faire, amusée et intriguée, tandis qu'il glisse une fois encore dans ses souvenirs. Ce moment lui paraît idéal mais elle ne parvient pas à poser la main sur la crosse de son arme. Elle a l'impression que n'importe qui peut lire la mort en elle.

« Oui, vous avez sans doute raison, dit-elle finalement en se détournant pour masquer sa trouille. Tout ce temps que nous avons passé ensemble, s'asseoir et parler, et manger et boire ce thé, et vous écouter jouer au poète, c'était vraiment sympa. Vraiment. C'était comme avec Reyne. Des moments qui finissent dans un souffle.

— J'aurais aimé pouvoir vous aider davantage que je ne l'ai fait. Je vous ai encouragé à dire la vérité à ceux qui compte mais je le regrette désormais. »

Tsunemasa marmonne une excuse mais elle l'interrompt d'un geste.

« Ça n'a rien à voir avec vous. Ce n'est pas la vérité qui a poussé Reyne à s'en aller. J'ai brodé tellement de mauvaises histoires en croyant qu'elle avalerait tout sans se poser de questions. J'ai dressé des murs partout. »

Il acquiesce gravement. Elle sait qu'il attend la confrontation.

« Pourquoi faites-vous ça ? lâche-t-elle enfin. Et surtout pourquoi le faites-vous maintenant ? Ce n'est pas le temps qui manquait pour jouer les pères responsables quand

toute la portée défilait devant les psys de la Shenzeï. Vous vous sentez en bout de course et vous songez à vous mettre en règle avec une morale quelconque ? »

Ils sont au bord du lac. Tsunemasa se laisse tomber sur un banc de pierre et lève la tête vers elle. Il ne lui demande pas comment elle a deviné, ni quand. Il semble juste soulagé.

« Vous n'avez pas tort, je le reconnais. Toute ma vie a été consacré à en créer des vies, d'autres vies, plus performantes, plus spécialisées. Pourtant, ne croyez pas que je ne me sois pas posé la question de savoir si c'était suffisant à faire de moi un homme de bien. Un généticien n'est pas un géniteur, bien sûr. Pourquoi devrait-il se sentir responsable comme l'est un père de famille ? C'est absurde. Malgré tout je ne me suis jamais interdit de penser à ce qu'allait devenir les hommes et les femmes dont j'ai sculpté le génome. La vraie faute c'est d'avoir perdu de vue certaines choses évidentes. C'est d'avoir oublié que nous sommes encore impuissants à imiter les sentiments. Il m'a fallu du temps pour me rendre compte qu'on ne falsifie ni l'amour d'une mère ni les joies de l'enfance. Toute cette expérience qui vous prépare à l'âge adulte ne peut se résumer à un apprentissage accéléré et inconscient. Il n'y a pas de méthodes rationnelles pour doter un individu de ce vécu. Ce manque que vous éprouvez est une déplorable constante parmi les lignées à maturation accélérée. »

Elle s'assoit à côté de lui, tout contre, et pose sa joue sur son épaule. Le tissu usé sent l'air frais de l'automne et le tabac. Il est rêche contre sa peau.

« Vous m'avez choisi pour une raison particulière ou ce n'était que le hasard d'une rencontre, dit-elle bien qu'elle connaisse déjà la réponse.

— J'ai toujours accès à certaines informations, avoue-t-il alors que sa main se pose sur celle, si fine, de la jeune femme. Un privilège de sénateur. Quand j'ai quitté la Shenzeï, j'ai commencé à éplucher les dossiers concernant les génotypes d'*homo superior* les plus récemment conçus par notre corporation. Votre profil psychologique m'a sincèrement touché car vous étiez la seule à manifester une aspiration à comprendre ce que vous étiez, alors que vous auriez dû,

comme les autres spécimens de la portée, vous satisfaire de l'évidence de votre perfection. Il y avait en vous quelque chose de différent, de non programmé, qui demandait à advenir. J'ai vu là une occasion d'aller enfin au bout de ma tâche. Vous pouviez être ma première création vraiment achevée.

— Vous faites ça pour vous, pas pour moi, dit-elle en se levant. Vous avez un goût désagréable dans la bouche et vous cherchez un moyen de vous en débarrasser. »

Blême et triste, il la dévisage en quête d'un peu d'indulgence. Mais elle se ferme, refusant de voir en lui autre chose qu'un manipulateur d'ADN.

« C'était peut-être le cas au tout début... »

— N'allez pas ajouter un mensonge à tous les autres, le coupe-t-elle brutalement. Et n'essayez pas de vous convaincre que vous avez essayé de bien faire, c'est faux et vous le savez. Toute votre mise en scène est pathétique quand j'y pense. C'était tellement artificielle que je me suis laissé avoir. Vous ne saviez si peu de choses sur mon compte qu'il a fallu que vous fouiniez dans les centaines de pages de profil psychologique pour vous faire une idée de qui j'étais et de comment vous y prendre avec moi. Vous ne connaissiez même pas mon nom avant que vos faux remords ne se mettent à vous mordiller la conscience. »

Tsunemasa respire avec peine. Ayame croise son regard éteint, déserté par la joie simple qu'elle avait l'habitude d'y voir.

« Vous auriez pas pu vous contenter de ramasser vos putains de champignons pour meubler votre retraite ! A moins que ça aussi ce soit des craques. »

Elle tire le semi-automatique de son holster le pointe sur le front du généticien. Vingt centimètres séparent la gueule de l'arme d'un homme changé en pierre. Ayame voit déjà le nuage de sang vaporisé sur l'humus et sur les feuilles des mûriers. L'âme dispersée du vieux bonhomme.

« Je ne suis pas vide, Professeur Natsu, reprend-elle. Au contraire, je suis si pleine que c'en est douloureux. Pleine de contradictions et d'envies. Je bouillonne en silence. J'ai souvent l'impression de marcher dans un paysage brumeux, sur un sentier si étroit que j'ai peur qu'un faux pas ne

me précipite d'un côté ou de l'autre. Tout est si indistinct autour de moi que je ne peux que me fier à cette ligne qui file droit devant. Cette ligne que vous avez tracée avec mes gènes. Pourtant je vois des lumières au loin. Mais je leur préfère cette pénombre, celle que je connais depuis toujours, parce que je sais où je suis. Parce que c'est plus facile. »

Tsunemasa fixe alternativement le pistolet et la jeune femme. Il a retrouvé son sang-froid à présent.

« Genshirô, se contente-t-elle de dire en guise d'explication. Je ne veux pas savoir pourquoi un salaud comme lui a pu avoir affaire avec vous. Tout ça doit dépasser le strict cadre du progrès scientifique, je suppose. »

Il fixe le pistolet. Pas de suppliques, pas de cris. Comme un condamné qui attend la mort depuis vingt ans.

Mais le brusque éclat de colère d'Ayame disparaît, tel un feu privé d'air, une flamme étouffée par une cloche de verre. Soufflée par le chagrin. Ses yeux se chargent de larmes. Tsunemasa paraît si fatigué à présent, affaissé comme un mur ancien. Elle voit sur sa peau des lézardes qu'elle n'avait jamais remarquées, ces ravines profondes qui sont le tribut d'une existence éprouvante. Elle baisse son arme.

« Même mes doutes sont des produits de série », dit-elle.

Tsunemasa se lève et pose sa main sur la joue humide de la jeune femme. Sa peau est rude. C'est celle d'un homme chenu. Elle se demande quel âge il peut avoir. Mais avec la réjuvenation cellulaire, c'est difficile à dire.

« Je suis un mauvais père, fait-il. J'ai longtemps négligé bien des choses concernant la psyché humaine. Mais ne crois pas que mes regrets datent de notre rencontre, Ayame. En toi, j'ai vu un espoir de rédemption. »

Elle ne dit rien. Elle ne se souvient même plus de ce qu'elle était venue chercher dans ce parc mélancolique. Que pouvait-elle espérer de Tsunemasa ? Que sa conscience irritée accoucherait des réponses aux questions qu'elle se posait depuis toujours ? Devant elle, il n'y a qu'un vieil homme seul qui porte sur son échine une vie de contradictions. Un génie égoïste. Mais aussi un homme qui achève son parcours avec la certitude de s'être trompé. Et Ayame ne veut pas l'accabler.

Elle glisse son arme dans son holster et tourne les talons. Pas de thé aujourd'hui. Pas de haïku.

« Au revoir, professeur », laisse-t-elle tomber en disparaissant entre les arbres.

Voilà, pense-t-elle. C'est fait. Mais ce n'est qu'un commencement.

*

Sur le chaos des rochers, minuscule face à l'océan, Ayame regarde les ombres s'étirer sur la jetée. Ses souvenirs la ramènent vers Reyne, mais sans douleur désormais. Quelques mois ont passé et elle commence à se sentir à l'aise dans son nouveau costume.

Des surfeurs s'amuse sur les remous provoqués par le passage des tankers, traçant des sillons d'écume dans l'eau sombre tandis que roulent à l'horizon des nuages pareils à des fumées d'incendies. L'air chaud charrie des odeurs de cuisine, celles des petits fast-foods ambulants qui forment une chaîne presque ininterrompue le long du front de mer pour nourrir les adeptes de vagues hypertrophiées. Ayame se laisserait bien tenter, quitte à abandonner pour deux minutes le gros bloc de béton qui chauffe ses pieds nus. Elle lâche sa gaule de bambou et se redresse d'un bond, réveillant son voisin assoupi à côté de sa canne, un livre de poche sur le nez. Un type mignon, un euro plutôt bohème. Ayame lui dédie son plus beau sourire de princesse.

« Ça te dit de manger un morceau ? fait-elle.

— Je suis ton homme, répond-t-il le timbre un peu rauque. Moi c'est Alex.

— Moi c'est Ayame. Avant de glander sur la plage, je tuais des gens. »

Il se marre. Ça lui dessine des fossettes assez craquantes au coin des lèvres. Ayame l'adopte aussitôt.